

**Ploc i**

# La revue du haïku



*N° 61 – Novembre 2015*

*Association pour la promotion du haïku*

[www.100pour100haiku.fr](http://www.100pour100haiku.fr)



## Sommaire

### Haïbun

La poésie qui libère l'âme, Nicole Pottier	4
Chemin des castors, Nicolas Lemarin	7
Rivières, Hélène Phung	10

### Photographies

Hélène Phung	3, 12, 26
--------------	-----------

Haïku	13
-------	----

### Instant choisi,

Christiane Ourliac, vu par Olivier Walter	25
---	----

Senryû	27
--------	----

### Instant choisi

Christiane Raniéri, vu par Olivier Walter	31
---	----

À travers le spectre des cinq Éléments, l'Eau est peut-être celui qui chevauche le mieux l'esprit du haïku. On sait combien cet Élément est omniprésent dans la poésie chinoise des Tang et des Sung, qu'elle soit d'obédience taoïste, bouddhiste, confucianiste ou animiste, et la filiation entre la poésie chinoise de cette période et la poésie japonaise n'est plus à montrer.

L'eau est présente sous forme de vapeur dans l'atmosphère terrestre, constitue la majeure partie de notre corps, recouvre les 3/4 de la planète... Le poète, au-delà de la sphère asiatique et quelle que soit l'époque, a souvent célébré cet Élément. L'océan, le lac, le fleuve, la rivière, l'étang, la neige, la pluie sont autant de thèmes qui traversent les œuvres poétiques.

En outre, l'émotion, fût-elle ignée sous la colère, semble rattachée à l'élément Eau...

Les haïjins nippons des siècles passés ont développé cette thématique autour de l'étang, la pluie, de la brume, et, plus largement, par le biais des saïjikis, almanachs traditionnels qui chantent chaque saison. C'est ainsi que l'on distingue, par exemple, une pluie d'automne d'une pluie d'été...

Dans cette suite de haïkus contemporains francophones qui a retenu notre attention, vous ne trouverez pas systématiquement l'allusion à une saison. En revanche, la richesse de perceptions qui y abonde vaut bien celle inspirée par lesdits almanachs !

Nous serons tour à tour en présence d'une atmosphère naturaliste, symboliste, romantique, grave, spirituelle, mystique, humoristique, ironique, sceptique, naïve, picturale, contemplative, mystérieuse, critique...

L'eau prend toutes les formes et semble venir à bout de celles-ci...

OW



Photo : Hélène Phung

## La poésie qui libère l'âme

Les mains ouvertes, comme tenant un livre invisible, elle fait face à l'auditoire. Grande et mince, Cristina Domenech a un visage émacié qu'encadrent de longs cheveux blonds, et dans ses yeux gris une flamme vive et claire qui danse au rythme des mots. *"On dit que pour être poète, il faut parfois aller en enfer."*

Depuis 2009, Cristina Domenech anime un atelier d'écriture à l'Unité 48 du complexe pénitentiaire San Martin à Buenos-Aires. L'enfer, elle connaît. Elle connaît la douleur et l'enfermement qui en résultent. Mère de quatre enfants, elle a perdu sa petite dernière, sa fille de 16 ans, Delfina, dans un accident de la route en 2006. Un chauffard en état d'ébriété a pulvérisé le minibus dans lequel se trouvaient l'enseignante et les neuf enfants, sur le chemin de retour d'un collège qu'ils parrainaient dans le Chaco, une province très pauvre au nord de l'Argentine. Cet accident a fait grand bruit dans le pays et suscite encore aujourd'hui un énorme émoi. Il n'y eut aucun survivant. C'est avec cette plaie béante que son trajet de vie la conduit jusqu'à la prison. *"La douleur me transperçait et, s'il y a bien un endroit où la douleur est un langage commun, c'est la prison. La prison est le lieu du plus grand amour que tu peux voir dans ta vie et de la plus grande douleur."*

pensées lointaines -  
voltigeant sans cesse  
seules des feuilles mortes

Cristina Domenech est poète et essayiste, elle allie à sa formation sociale - interrompue sous la dictature - le langage qu'elle traduit en poésie. Licenciée en philosophie, elle a publié sept recueils de poèmes. Elle anime des ateliers d'écriture depuis plus de trente ans, mais c'est de manière fortuite qu'elle s'est chargée de ce projet, par l'intermédiaire d'une amie qui n'était pas intéressée et qui lui en a parlé au téléphone. Immédiatement, elle a accepté de le faire. *"C'est la prison qui m'a choisie, et non pas l'inverse."*

En octobre 2014, dans un discours tenu devant 10 000 personnes lors du colloque "Penser les idées de transformation", elle parle avec détermination de son expérience en milieu carcéral et des résultats obtenus. Elle raconte la prison, la perte de liberté, la sensation d'enfermement intérieur, la négation de l'être. Plus que le bruit des verrous, des barres de sécurité, et des portes qui se ferment, ce sont les silhouettes des détenus qu'elle croise au détour des couloirs

qui l'impressionnent le plus. *"C'était comme faire un pas en arrière et penser que j'aurais pu être l'un d'eux, avoir une autre histoire, un autre contexte, une autre destinée, car personne ne choisit le lieu où il naît."*

paupières closes -  
encore une journée de pluie  
derrière les barreaux

Le parcours est laborieux. Les détenus, pour la plupart d'origine paysanne et pauvre, ne maîtrisent pas tous le cours élémentaire, ce qui crée des inégalités. Mais tous veulent mettre par écrit tout ce qu'il leur est interdit de dire et de faire. Interdit de rêver. Ils ont en commun le langage, qu'elle utilise comme moyen de libération et de changement de la personne. Exprimer ses peurs, mieux se comprendre, tout passe par le langage. *"J'ai décidé de faire entrer la poésie dans la prison."* Aucun d'entre eux ne savait ce qu'est la poésie. Seule femme dans un univers d'hommes, elle fait face aux clichés, et tient bon le cap. Non, la poésie, ce n'est pas une affaire pour fillettes. *"Comprendre le langage poétique, c'est rompre avec la logique de la langue et construire un autre système avec une nouvelle logique, un autre regard."* Le discours poétique les aide à s'approprier cet enfer, à fabriquer des fenêtres où ils pourront crier, il les aide à rendre les murs invisibles, et les autorise à ne plus se dissimuler dans leurs ombres. *"La métaphore est comme une épée qui te traverse le corps, et tu n'es plus le même, ils ont alors compris qu'ils devaient changer leur langage pour changer leur monde."*

Eviter les lieux communs, trouver une manière nouvelle et novatrice pour s'exprimer, tels sont les défis que tous doivent relever. *"C'est une expérience incroyable, un véritable espace de résistance et de création."* *"Pour écrire de la poésie, il faut s'approprier le moment, et ce moment, c'est la liberté. Une liberté que personne ne peut te retirer et qui se nomme l'écriture."*

lumière des cieux -  
derrière les volets fermés  
l'espace blanc des mots

En autorisant l'ensemble des détenus à participer à son atelier d'écriture, l'administration pénitentiaire favorise l'égalité des chances. En apportant la poésie en prison, Cristina Domenech apporte aux détenus une nouvelle manière de se reconnaître, de voir et de comprendre le monde. *"La poésie a commencé à opérer dans la subjectivité de ceux qui écrivaient, et pas seulement par le biais*

*de l'atelier de poésie. Ils ont commencé à parler de philosophie, de sociologie, d'histoire. Le monde, à travers la parole, croît de façon exponentielle."*

La poésie est un miroir inconnu qui leur permet de construire un monde qu'ils ne connaissaient pas, à savoir leur propre créativité. C'est l'art qui guérit et qui sauve. *"La poésie est au-dessus de la prison, ou ce qui revient au même, dans un certain sens, nous sommes tous des prisonniers. C'est à partir de là que nous travaillons. Le poète est d'une universalité assourdissante. Le langage poétique est celui de la liberté absolue, il n'y a pas de règles fixes. Dans un contexte d'enfermement, où les règles ne font qu'une bouchée de vous, un espace apparaît, celui du poème, celui de l'atelier de poésie, où vous pouvez faire ce que vous avez choisi de faire. Ceci est très encourageant, car ils doivent faire usage de cette liberté. C'est très éducatif aussi, car personne ne vient leur dire ce qu'ils doivent en faire, quels sont les objectifs, et tout cela construit la personne en tant que sujet dans une dignité dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence."*

Et de fait, sa récompense pour son courage passe par les voix brisées de ceux qui retrouvent leur dignité, et se traduit concrètement par la réalisation et la publication de deux livres. Tous deux regroupent les textes des détenus. Le premier paraît en 2010, et s'intitule *"Vagues d'Hiroshima"* d'après un vers de Waldemar Cubilla, parlant de "pensées captives" en tant qu'éléments résiduels d'une hécatombe, comme des vagues d'Hiroshima. Le second s'intitule *"Portes sauvages"* d'après un vers de Mario Cruz et paraît en 2013. Les deux recueils sont fabriqués manuellement en prison, et leur tirage est vite épuisé.

Face à l'auditoire de 10 000 personnes, une femme à la voix rendue rauque par l'émotion, a dans les yeux une lueur de bonheur intense, et une paix dans le cœur que seule la plénitude de la vie a su lui apporter.

mains jointes -  
une femme vêtue de noir  
récite un poème

Nicole Pottier

## Chemin des castors

Mon regard se pose sur les ailes cristallines d'une libellule.  
Elle s'agrippe aux ronces d'un mûrier pour échapper au mistral.  
Dans les arbres les cigales rivalisent de force sonore avec le vent.  
A quelques pas de mes pieds, l'eau du canal se fripe de vaguelettes.  
Je reste fasciné par la transparence des ailes de l'insecte.  
À chaque balancement, sous la nef des grands platanes, l'ombre se fendille  
d'éclaircies qui ruissellent au pied des arbres.  
Le chant strident et syncopé des cigales m'assourdit et le temps s'immobilise en  
moi, je ne perçois plus que la demoiselle insecte au repos et la surface de l'eau.  
Quatre ailes d'argent trésor de libellule mon regard s'enrichit  
Je marche sans pouvoir entendre mes pas.  
Dans la lutte des sons, je sais déjà qui va gagner ici, les cigales vainquent quand  
l'air s'apaise.  
Plus loin, une sculpture d'art contemporain en pierres se dresse à quelques pas  
d'un cabanon en ruines.  
L'œuvre » et la maisonnette se profilent à l'extrémité d'un champ de tournesols  
brunis aux têtes alourdies de lumière.  
Au milieu du champ, tel un périscope de vitalité, un magnifique soleil végétal  
domine d'un mètre au moins ses semblables avachis.  
Son gros œil jaune de sous-marin des terres vient épier mes gestes ; suis-je un  
intrus ou reconnaît-on en moi un futur compagnon d'éternité ?  
Personne ne voit le regard derrière la vitre frappée de soleil.  
Je m'avance près des pierres sculptées, mais je suis instinctivement attiré par la  
ruine au toit délabré.  
Les restes d'une poutre et les quelques tuiles envahies de lierre au faite du mur  
de pierres blanches m'emportent dans le temps.  
Je longe le Chemin des Castors, sans castor.  
Le chemin continue sous la frondaison piquetée d'éclats lumineux balancés par la  
rage du vent.  
La découpe des ombres vacillantes au sol me fait penser aux napperons de ma  
grand-mère posés sur le verre épais de sa coiffeuse.  
Le lustre aux ampoules trop puissantes, reflétait ses éclats dans les interstices de  
la dentelle.  
Je m'assois sur une grosse pierre tiède et ma mémoire retrouve jusqu'au parfum  
de Mamie et la voix de tonton Jean.  
Pendant les vacances nous allions souvent sur la Côte d'Azur et ce jour-là nous  
avons choisi une immense pinède pour déjeuner.  
Après avoir étendu un plaid sur les aiguilles de pins et ouvert le panier d'osier du  
pique-nique, Mamie voulut parler.  
Nous n'entendions rien tant les cigales imprégnaient l'air de leurs crissements.  
Nous échangeions avec les mains et les yeux.  
Je garde de ce moment l'image d'un ballet au ralenti où aucun mouvement ne va  
ni trop haut, ni trop bas, chacun gardant dans son attitude comme la solennité  
d'un geste qui partage le pain.  
Souvenir sonorisé par l'assourdissant bruissement d'été, si fort mais si doux qu'il  
semblait venir de la chute d'un cascade de miel liquide.  
Les cigales d'aujourd'hui peuvent toujours froter leurs ailes jusqu'à  
l'épuisement, elles n'arriveront jamais à recouvrir ce son du passé, gardé dans la  
cloche d'or de mon silence.

Le chant des cigales  
sous les pas brûlants de l'air  
assèche l'ombre

Mamie, avec son savoureux accent « italo-hongrois », ensoleillait chaque mot qu'elle n'arrivait pas à traduire correctement en français.

J'ai gardé d'elle un vocabulaire magique, incompréhensible, que seul un lexique de la tendresse pourrait traduire.

J'ai toujours un goût pour les « croudigues », ces délicieux bords d'œufs au plat trop grillés et croustillants. Je vois encore les fameuses « pignettes » qui me désignaient à la fois les pommes et les aiguilles de pin de notre mémorable pique-nique.

Tonton Jean nous emmenait souvent à la campagne avec sa 203, puis ensuite sa 403.

Tonton Jean était un russe blanc qui en toute logique, une fois exilé en France, devint chauffeur de taxi.

Je l'ai longtemps imaginé colonel sans connaître son grade ; officier certainement, il avait son permis de conduire et suivit un exode peu fréquenté par les fantassins.

Comme dans un film, je le vois jeune, cartouches en bandoulière, hirsute mais propre, traverser des steppes blanches ou roussies par le soleil.

Comment a-t-il pu rencontrer Mamie, originaire de Budapest, elle qui vivait à Paola après que mon grand-père eût disparu.

Pour moi c'est à Paris qu'ils ont dû se rencontrer.

Comment pouvaient-ils se comprendre, lui avec son peu de vocabulaire franco-russe, elle avec sa prononciation aléatoire d'un langage franco-italo-hongrois ?

Mais à les observer, ils se parlaient surtout par gestes.

J'ai vite compris qu'ils avaient passé un pacte d'émigré de mutuelle assistance et ça a marché.

Lui pour l'affectif, elle pour le matériel.

Leur contrat s'est relié d'une tendresse slave très paisible et parfois exubérante.

J'adorais me rouler sur et sous le gros édredon de leur lit baroque en résine blanche d'un style slavo-byzantin sculpté de formes florales et lascives si bien polies qu'elles semblaient d'ivoire.

J'étais là dans une forteresse ou un vaisseau et je luttais joyeusement contre ma solitude.

Parfois Tonton Jean faisait semblant de me chercher sous l'édredon et quand il me trouvait il me gratifiait d'une petite pièce.

Quelquefois je mettais de l'orgueil à être introuvable, mais pas longtemps.

Dans les draps propres  
parfum de l'adoucissant  
voyage vers l'enfance

Mamie était assez avare et un peu kleptomane, mais généreuse en sentiments. Un jour j'ai retrouvé dans sa vitrine, sanctuaire d'une collection de petits objets insolites, deux de mes figurines peintes en plomb. Justement celles qui me chagrinaient le plus d'avoir égarées.

Je n'ai rien dit.

Étais-je vexé ou fier ?

Mon mutisme m'a permis de transporter l'image de ces figurines jusqu'à aujourd'hui, elles seraient tombées dans l'oubli si je les avais reprises.

Une autre fois, mais là je ne sais plus si je l'ai imaginé, rêvé ou vu au cinéma ; c'était au rez-de-chaussée d'un grand magasin du XV<sup>e</sup> arrondissement.

Pour un jouet ou des gants à ma taille, je ne sais plus, j'ai vu Mamie mettre subrepticement l'objet dans son sac. Je me suis mis à frissonner, puis avec la plus légère innocence elle s'est dirigée vers la sortie en me tenant par la main. Je me sentais mal.

Plus loin, sur le trottoir elle m'a offert le butin avec une grosse bise.

Je suis si mal à l'aise en y repensant que je ne doute plus de la réalité de l'événement.

Je ne les ai pas revus pendant leur grande vieillesse et n'ai pas voulu suivre leurs enterrements...

L'air que je respire à l'instant me semble insuffisant.

Pourtant je n'ai aucun remords, je ressens seulement une tristesse suffisante pour alourdir la lumière qui m'entourne.

Lenteur des nuages  
sur l'épaule de mon regard  
le poids du ciel

Un chien un peu fofou s'approche pour me réclamer des caresses. Ses maîtres le sifflent et suivent le chemin en me saluant d'un bref hochement de tête.

Je retrouve la chaleur et l'ombre m'invite à me lever pour continuer à la parcourir.

La libellule a dû changer de branche et l'eau garde sa fraîcheur pour elle.

Marcher plus loin pour endiguer le flot de souvenirs et trouver ce pour quoi je suis venu ici.

Ce n'était pas de l'inspiration que je cherchais mais la naissance d'un haïku.

Je marche.

Je marche sans autre destination que l'avancée dans l'espoir d'atteindre un silence intérieur capable de me laisser entendre ce qui m'entourne.

Maintenant je longe le chemin des castors pour tenter de fabriquer des barrages sur le canal de mon temps.

Le long du canal mon regard s'apaise :

Quatre canetons  
suivent leur mère sur l'eau  
mon sourire aussi.

Nicolas Lemarin

## Rivières

La rivière de mon enfance s'appelait l'Oron.

Nom magique : j'y voyais le O et le rond, j'entendais toute la rondeur des eaux, y compris celle de la toute première dans laquelle j'avais baigné et dont il me restait à n'en pas douter des ouïes fines, des écailles dorées sous la peau du ventre et d'incommensurables soifs ...

Dans la goutte d'eau  
Se concentre la rondeur  
Tout un océan

D'ailleurs dans le jardin on pouvait trouver, matérialisé, ce cercle parfait, d'un mètre et quelques de diamètre, rempli d'eau cristalline : l'œil du jardin dans lequel mon père allait puiser à l'arrosoir de quoi drainer les carrés de légumes qui finiraient en soupe aqueuse dans nos estomacs qui ne manquaient pas de gargouiller en cas de faim, comme quoi le cycle des eaux n'en finissait pas.

Cercle magique d'une verdure à aimer les libellules les après -midi d'été, à capturer la lune et les étoiles et jusqu'à notre image lorsqu'on se penchait dessus. Bien des fois j'ai eu la tentation d'y plonger afin de m'y rejoindre : gare aux appels lancinants des eaux dormantes et laiteuses qui troublent le sommeil des nourrices et des jeunes rêveuses ayant gardé sous leurs paupières l'image troublante des iris. De celles qui n'ont pas coupé le cordon et voudraient remonter à contre- courant le temps béni des frais et des truites vives, afin de retrouver la source, ce lieu maternel où s'abreuver du silence d'avant les grandes eaux...

le bleu des iris  
contamine l'eau des sources  
mon regard noyé

Heureusement, je fus sauvée par la rivière.

L'Oron s'écoulait à travers les champs de la Valloire, bruyante et bondissante. N'y va pas me disait la mère, tu pourrais y rester ! Comme si les eaux courantes étaient d'un plus grand danger que les eaux troubles sous roches dormantes.

Mais à chaque fois que l'occasion m'en était offerte, j'y courais. Je bondissais avec elle. Je la suivais dans ses remous et ses méandres, tantôt la longeant, tantôt la remontant pieds- nus, chaussures à la main. Parfois je m'arrêtais pour

la regarder du bord comme si j'étais un peuplier, ou bien debout sur le pont. J'avais alors l'impression que c'était moi qui reculais, que la terre entière allait à reculons devant la rivière immobile. J'ai gardé un souvenir aigu de cette toute première ivresse.

Un vertige qui me laissait suspendue entre deux eaux : la fuyante et l'autre, l'insidieuse, celle qui reste sournoisement dans les corps et les jardins jusqu'aux envies de noyade.

J'ai choisi la plus téméraire des deux, celle qui s'évade en chantant, celle qu'aucun cercle ne saurait jamais contenir, car elle est voyage avant même que d'être eau. Tant de fois j'ai plongé dans ses plongeons, tourbillonné dans ses tourbillons, couru dans ses courants. A force d'y nager je m'y suis dissoute ; allongée sur le dos, les yeux perdus dans les gris du ciel où tout d'ici-bas se reflète, les cheveux comme herbes déliées, claires ou vaseuses par endroit, flottant au gré des incessants remous, cuisses et entrejambes frappées, noyées, reins en rondes turbulences. Mais toujours d'elle je suis revenue.

Toujours m'ayant lavée et emportée, la rivière me rendait à moi-même jusqu'à ce que je retrouve le doux sursaut de la verticalité.

debout sur la rive  
entre les jambes les eaux  
en amont du monde

En fin d'après- midi je rentrais ivre, épuisée mais fraîche, avec le levain d'une énergie nouvelle dans le bas ventre.

Mon père allait puiser au bassin ; tandis que ma mère achevait sa lessive. Elle ne disait rien mais savait bien d'où je revenais, car entre les mères et les filles il y a un courant qui passe, venu de si loin.

Hélène Phung



Photo : H el ene Phung

Bikko

averse d'octobre ~  
disparu le temps de rien  
le gros limaçon

l'orage d'hier ~  
juste quelques gouttes d'eau  
au creux des pierres

marmite rouillée ~  
des larves de moustiques  
en lévitation

Daniel Birnbaum

Le bateau passe  
il fait semblant de le suivre  
le nénuphar

Alexandre Bocquier

Rosée du matin  
Je la revois encore  
Me dire adieu

Marc Bonetto

L'orage s'éloigne  
Quelques gouttes s'attardent  
Au creux du vallon

Dominique Borée

savait-elle  
qu'elle deviendrait île  
la touffe d'herbe ?

du bleu plein le ciel -  
la rivière déborde  
dans l'arboretum

encore une averse  
sur la réserve de bois  
- dernier soir d'avril

Brigitte Briatte

giclées de soleil -  
coassant des bulles d'eau  
les grenouilles

Anne Brousmiche

Menu du jour  
un rayon de soleil  
dans les flaques

Caroline Coppé

Mets chinois  
le son permanent  
de la fontaine

Marché aux poissons  
un crabe dans un cageot  
me suit du regard

Coralie Creuzet

murmures sur l'étang –  
l'eau verte se courbe  
sous le vent d'hiver

rires en cascades –  
ses petites mains  
chatouillent les poissons

berges interdites –  
sur le fleuve passe  
l'or du couchant

Michel Croquelois

Face à l'océan  
mon fils de plus en plus beau  
mes rides se creusent

Le son de la mer  
un horizon droit et vide  
envie de me taire

Huguette Dangles

Égarée et seule  
La pluie me donne le bras  
Je cours épuisée

C'est un jour heureux  
Dans l'océan de ses yeux  
J'épouse l'été

Marie Derley

Je rêve de pluie  
dans le grenier trottent  
quelques souris

Ourlée par la mer  
sur le sable encore tiède  
j'attends l'orage

Ana Drobot

nos deux cœurs -  
le trajet du ruisseau  
dans la montagne

Hélène Duc

sécheresse durable  
dans le vieil arrosoir  
juste l'idée de l'eau

Véronique Dutreix

le rouge-gorge  
vient boire au tuyau  
percé de l'arrosage

Joëlle Ginoux-Duvivier

Des reflets d'argent  
zèbrent le lac engourdi ~  
la lune en morceaux

Averse soudaine ~  
sur la lettre abandonnée  
l'encre se dilue

Christiane Guicheteau

Rosée du matin -  
Les jeunes fraisiers  
s'arrondissent chaque jour.

Brusque pluie d'été.  
Un escargot goguenard  
me tire les cornes !

Roland Halbert

Clinique en avril,  
je me raccroche à ma perf.  
- La vie qui s'égoutte.

Saint-Médard pluvieux...  
Le haut cri des martinets  
creuse en nous un puits.

Vieux lavoir d'hiver - le cœur mal étanche.  
Parfois un homme s'y noie,

Marie-Noëlle Hopital

Haute montagne  
cascade sous un froid vif  
...colonnade blanche.

Florence Houssais

Il pleut  
retourner les nuages  
côté bleu

Dos crawlé  
gagnerais-je ma course  
avec les nuages ?

Jeu d'awalé  
sous l'auvent détrempe  
un petit air d'Afrique

Christophe Jubien

Jetée à l'eau  
tout de suite elle flotte  
la brindille !

Lavana Kray

mer d'huile -  
le cortège de mouettes  
éclaire le chalut

ruisseau sec -  
dans la valve d'une coquille  
la rosée que je sirote

marbre noir -  
la pluie pousse la grosse lune  
vers l'escalier

Christian Laballery

il tend la main  
à la sortie du métro  
pluie d'automne

Suzanne Lamarre

glissement soyeux  
kayakiste et béluga  
au même rythme

tête-à-tête  
au bout du vieux quai  
le phoque et moi

Cédric Landri

la mare l'été  
sur les roseaux se reposent  
lestes et regards

Céline Landry

Nuage d'embruns  
au-dessus de la cascade  
lancer ma ligne

Nicolas Lemarin

Petite pluie -  
Le dos du lac ronronne  
le chat frissonne

Odile Linard

L'eau de pluie  
au parfum d'étoiles...  
- Tisane anisée !

Nappe étale -  
affamées les carpes  
happent l'éphémère

Jadis jaillissante...  
Fontaine enfantine  
Du petit nymphée

Marie-Alice Maire

Rafale de vent -  
la mouette marche  
en crabe

Jour de rentée -  
à contre-sens rouler  
vers la mer

Gérard Mather

Ciel de printemps  
couleur de lessive trouble  
odeur de la pluie

Un petit métier  
secoueur de pivoines  
après l'averse

Marie Népote

Tom tim tom...  
les premières gouttes battent  
le rappel des parapluies.

Ma mansarde ?  
Les giboulées y installent  
l'eau courante.

Eléonore Nickolay

sous l'œil de Neptune  
rigolent les nymphes -  
sortie scolaire

Christiane Ourliac

dans la coupe  
des grandes mains de son père  
— premier bain

longue après-midi  
le bécasseau suit le ressac  
hiso hiso \*

\*impressif japonais : « à voix basse »

Brigitte Pellat

Sur l'étang  
la trappe d'un composteur  
et le bois flottant

Le métro ondoie  
sous les doigts du guitariste  
coule la Seine

Daniel Pérez

On peine à le lire  
le grand panneau lumineux  
« Attention brouillard »

Vent sur l'océan  
des flocons d'écume  
dansent au-dessus de nos têtes.

Brouillard matinal,  
quel paysage sortira  
de ce blanc cocon ?

Virginia Popescu

Calme de la nuit –  
les gouttes de rosée  
remplissent le silence

Nicole Pottier

l'ombre dans l'eau  
alourdit mes paupières -  
bruissement de feuilles

eaux transparentes -  
dans le filet du pêcheur  
tout l'azur du ciel

Christiane Ranieri

Lune d'hiver  
glissant entre les branches ~  
le chant du ruisseau

Sébastien Rock

bocage endormi  
le merle noir balance  
une queue de quenouille

étang de campagne  
les canetons flottent en file  
parmi le plastique

Jeannine St-Amand

aux branches du spirée  
des fleurs d'eau  
retenir mon souffle

brume épaisse  
perdue dans mes pensées  
je cherche le fleuve

mare étale  
entre les troncs alignés  
le jour s'éteint

Philippe Sturzer

Sait-elle où je vais,  
La pluie d'automne  
Qui accompagne mes pas ?

Fine goutte d'eau –  
L'univers s'y concentre  
Comme à son début.

Maria Tirenescu

Il neige –  
elle rêve d'une fleur  
de magnolia

Soirée de pluie –  
ta lettre perdue  
dans un livre

Minh Trîet Pham

le grand Mékong ~  
les enfants  
sur leur petit nuage

elle trempe ses pieds  
dans la mer froide –  
plage du débarquement

Geneviève Marceau Vacchino  
Bruine de septembre  
à la citrouille cueillie  
elle met son chapeau

Christine Walter

Va-et-vient des vagues –  
Debout sur les algues sèches  
un petit veau tangué

Eaux dormantes -  
Sur le fuseau d'un vieux jonc  
une araignée tisse

Eaux claires -  
À contre-courant la loutre  
brouille le ciel

Isabelle Freihuber-Ypsilantis

L'eau s'écoule -  
Dans la buée du miroir  
le reflet d'une autre

Verre d'eau -  
Y retrouver l'empreinte  
De ses lèvres

longue après-midi  
le bécasseau suit le ressac  
hiso hiso \*

\*impressif japonais : « à voix basse »

Christiane Ourliac

Classique du genre s'il en est, ce haïku instille à première lecture une onde de mystère, voire de magie. Et la première impression, prégnante, est souvent la plus juste !

L'impressif, qui tient lieu d'onomatopée et d'allitération, ponctue et ouvre tout à la fois un espace imaginaire, cognitif et intuitif-magique. La longue après-midi s'étend dans les méandres indéfinis du ressac qui nous dérobent aux rets du temps vers une sphère intemporelle...

Celle-ci joue ses accords sur un mode visuel et sonore : l'infini de l'océan se décline sur les notes hypnotiques d'un son pur, à nul autre pareil. L'allitération en « s », figurée par l'oiseau, l'élan des vagues sur elles-mêmes et le « hiso hiso » murmuré, suscite contemplation et enchantement.

La Nature livre sa narration pour nous faire entendre les arcanes de la création, genèses et destructions mêlées, que l'éternel présent irrigue de longs gémissements... Ici, le monde marin est un univers sans limites où l'Eau, la Terre, l'Air et l'Espace, ferments de la grève, de la houle et du ciel, se résorbent dans le Feu d'un éternel Retour. Il en émane un Chant lyrique et sans voix, un Silence que le bécasseau et le ressac exsudent...

Olivier Walter



Photo : Hélène Phung

Marc Bonetto

Cri des mouettes  
Sur un tas d'ordures  
La mer n'est pas loin

Dominique Borée

la rivière grossit -  
l'aulne a gardé la ligne  
du pêcheur

première giboulée -  
premier café-calva  
du client du bar

Brigitte Briatte

aquarelle -  
quelques gouttes à peine  
pour peindre l'océan

trop d'eau!  
au bout de mon pinceau  
le soleil se noie

Daniel Birnbaum

Quelques gouttes de pluie  
ils ne repousseront pas  
mes cheveux

Caroline Coppé

Postillons  
le sourire du voisin  
sur ma veste

Véronique Dutreix

le reflet  
de ma tête  
au fond du puis

Roland Halbert

Tous les saints désertent  
les fontaines miraculeuses...

Je prie mon thermos.

Pluviomètre à sec :  
dans la trace de la limace,  
ton chemin de soif !

H2O sans chlore !  
J'offre cette bulle fraîche  
à mon maître, Issa\*

\*En japonais, Issa 一茶 signifie : « une bulle (de thé). »

Céline Landry

Au Lac le dimanche  
grand-messe des voiliers  
l'église vide

Odile Linard

Iris d'eau  
autour du lit clos,  
le ruisseau rit aux éclats

Marie-Alice Maire

mon pas suspendu —  
sur le trottoir ruisselant  
un escargot

Gérard Mathern

"Eau non potable"  
et "Baignade interdite"  
un moineau s'en moque

Il pleut sur la mer  
sous les posidonies  
les poissons se cachent

Christiane Ourliac

pluie  
les tulipes perdent  
la tête

fin de l'averse  
la sortie de l'escargot —  
il tague sa route

Christiane Ranieri

Bénitier –  
l'eau rouille  
la grenouille

Premiers pas –  
Dans ses souliers neufs  
De flaque en flaque

Flaque d'eau –  
À pieds joints sauter  
Au ciel

Minh Trîet Pham

sardines dans la rame  
les relents de l'océan  
serrés

Bénitier –  
l'eau rouille  
la grenouille

Christiane Ranieri

Ce senryû est d'une pureté et d'une simplicité déconcertantes, ce qui est assez rare pour ce sous-genre (ne voyons pas dans ce terme quelque accent péjoratif). Ce tercet se situe, précisément, à la lisière du haïku et du senryû.

Haïku parce qu'il est traversé par la notion éthique-esthétique du *wabi sabi*, à travers laquelle la beauté transparaît dans les choses imparfaites, vieillissantes, éphémères, et par cette tension générée entre le caractère solide et immuable de certains objets, le bénitier, et l'impermanente et corrosive présence d'un élément fugace, l'eau – *fu-eki-ryûko*.

Senryû, parce que l'on pense, par l'association simple des mots agencés, à la locution toute-faite de la grenouille de bénitier qui désigne la bigoterie. La raillerie est finement amenée, avec une joyeuse économie de moyen : cinq mots qui en disent long et qui ont valeur de litote !

Ce senryû-haïku est donc assez élégant. Il n'y a pas de recherche d'effets trop appuyée, ni d'insinuation ou d'allusion trop intrusives... Le lecteur a le loisir de faire ou non l'association d'idée attendue. S'il ne la fait pas, il se penche alors davantage sur le versant du *wabi sabi*, qui, tel un miroir, le renvoie à sa finitude humaine...

Olivier Walter

***Ploc; la revue du haïku***

Ce numéro a été conçu et réalisé par  
Olivier Walter

© 2015, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs  
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.  
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1250 exemplaires.

Dépôt légal : Novembre 2015  
ISSN revue en ligne : 2266-6109

Gratuit



*Directeur de publication : Sam Cannarozzi*